

IL ÉTAIT UNE FOIS...

DU 24 AOÛT AU 6 SEPTEMBRE 1968, UNE RÉVOLUTION DANS L'ÉGLISE

Il y a 50 ans se tenait en Colombie la 2^e conférence générale des évêques latino-américains. Dénonçant les injustices sociales et leurs causes, dans une région en proie à la misère et aux guérillas, son appel radical à la libération des opprimés sur la base des Évangiles ébranle l'autorité de Rome. « L'Église des pauvres » va faire trembler le Vatican et inquiéter les États-Unis.

LE CHRIST S'EST ARRÊTÉ À MEDELLIN

Du 24 août au 6 septembre 1968 se réunit à Medellín, dans le département colombien d'Antioquia, la deuxième conférence générale des évêques latino-américains, souvent désignée comme le « Vatican II latino-américain ». À la suite de la première réunion du Celam (Conseil épiscopal latino-américain), qui s'était tenue à Rio de Janeiro en 1955, ces deux semaines de travail, officiellement inaugurées par Paul VI – le premier pape de l'histoire à s'être rendu en Amérique latine –, conduisent à la publication d'un document long de quelque 200 pages, qui enjoint les Églises d'Amérique latine de prendre la mesure des souffrances endurées par l'immense majorité des populations de la région et en appelle à la libération des opprimés. « L'épiscopat latino-américain ne peut rester indifférent devant les immenses injustices sociales qui existent en Amérique latine et qui maintiennent la majorité de ses peuples dans une douloureuse pauvreté, très souvent proche d'une misère inhumaine. Un cri profond jaillit du milieu de millions d'hommes demandant à leurs pasteurs une libération qui ne leur vient de nulle part » (1).

Dénonciation des structures de domination politique et économique héritées de la période coloniale et jamais remises en question par les élites issues des indépendances au début du XIX^e siècle, condamnation du capitalisme libéral et des inégalités qu'il ne cesse de générer, option préférentielle pour les pauvres, rejet de la militarisation des sociétés en cours depuis le coup d'État brésilien de 1964, appel à une « conscientisation » des masses selon les préceptes de l'éducation populaire chère au pédagogue brésilien Paulo Freire, transformation radicale des sociétés latino-américaines. Telles sont les grandes orientations des conclusions de la conférence, qui »



L'épiscopat réuni durant deux semaines à Medellín, étape cruciale pour la théologie de la libération.



« Quand je donne à manger aux pauvres, on dit que je suis un saint ; quand je demande pourquoi ils sont pauvres, on me traite de communiste. »

DOM HELDER CAMARA, archevêque de Recife (Brésil), ici en 1970 dans un bidonville.



RUE DES ARCHIVES / CPA2

Si le concile de Vatican II (1962-1965) acte la volonté d'«ouvrir l'Église au monde moderne», Rome reste éloignée des urgences du tiers-monde, et sa théologie inadaptée aux réalités d'un sous-continent, «arrière-cour» des États-Unis, en proie à la misère, aux dictatures et guérillas. 1954, le coup d'État mené par la CIA d'Allan Dulles (photo) brise le printemps guatémaltèque. De nombreux prêtres indignés, inspirés par les courants progressistes et marxistes (ici, la révolution cubaine, 1959), s'engagent auprès des opprimés.



WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM - AFP IMAGEFORUM



» exigent la mise en place d'une pastorale engagée – voire subversive si les circonstances l'exigent – afin que la foi chrétienne s'affirme enfin comme matrice de la transformation sociale, conformément au message des Évangiles, et non pas comme un pilier de l'ordre établi du fait de son institutionnalisation excessive.

Pour l'opinion internationale, qui véhicule une image très conservatrice des Églises latino-américaines, Medellin fait l'effet d'une bombe : alors que la région est secouée par de nombreuses guérillas, l'onde révolutionnaire partie de Cuba en janvier 1959 semble finalement avoir gagné jusqu'au monde catholique – au point d'ailleurs de susciter l'inquiétude de l'administration états-unienne.

On ne saurait réduire la conférence de Medellin à un lointain avatar latino-américain du moment global de rébellion que fut 1968, même si les débats de la conférence renvoyèrent un réel écho des mobilisations sociales qui ébranlaient le monde depuis le début de l'année. Elle est d'abord, en effet, une conséquence directe de l'aggiornamento conciliaire, de l'adaptation de l'Église au monde moderne souhaitée par Rome entre 1962 et 1965 et des encycliques qui s'ensuivirent – en particulier « Populorum progressio » (1967).

Toutefois, les Églises latino-américaines n'avaient pas attendu Vatican II pour entrer en travail dès les années 1950. La création de nombreuses universités catholiques au lendemain de la Seconde Guerre mondiale (ainsi celles de Rio et de Sao Paulo en 1947) et l'essor des séjours d'étude en Europe ont permis de faire émerger une nouvelle élite au sein des



THREE LIONS / HULTON ARCHIVE / GETTY IMAGES - MERISIO MP / L'EENAGE

clergés latino-américains, mieux formée et susceptible de mobiliser les sciences sociales pour analyser le monde. À l'instar du Colombien Camilo Torres, qui découvre à Louvain le marxisme en tant que grille d'analyse des sociétés latino-américaines, nombreux sont les prêtres qui entendent désormais peser sur le cours du monde et faire de l'Église un acteur de la lutte contre la pauvreté et les inégalités.

Dans le Chili de la fin des années 1950, M^{re} Manuel Larrain prend l'initiative de redistribuer les terres ecclésiastiques dans son évêché de Talca afin de lutter contre la précarité du monde paysan. Au Brésil, depuis son archevêché d'Olinda-Recife dans



UNIVERSAL HISTORY ARCHIVES / UIG VIA GETTY IMAGES

Au Brésil, l'influence d'une frange réactionnaire et traditionaliste du clergé va participer au durcissement de la dictature issue du coup d'État militaire du maréchal Castelo Branco, en mars 1964.



En marge de «Medellin», Paul VI, premier pape à se rendre en Amérique latine, où vivent la moitié des catholiques du monde (ici, Bogota), exhorte les démunis «à ne pas mettre leur confiance dans la révolution». Quand Gustavo Gutierrez, le père de la théologie de la libération, lui, va jusqu'à associer réforme interne de l'Église et réforme socialiste de l'État.



BETTANN ARCHIVE

le Pernambouc, M^{re} Helder Camara prend également fait et cause pour les paysans sans terre et réclame une réforme agraire. En Argentine, le mouvement des prêtres pour le tiers-monde (Sacerdotes para el Tercer Mundo) place la question du sous-développement au cœur de son discours et dialogue avec le marxisme et la théorie de la dépendance dans la seconde moitié des années 1960. De nombreuses revues sont créées, à l'instar de « Cristianismo y Revolucion » à Buenos Aires en 1966, qui alimentent le débat et cherchent à expliciter la relation entre christianisme, marxisme et transformation sociale.

Ainsi la conférence de Medellin apparaît-elle comme le point de cristallisation de cette effervescence intellectuelle et politique tout en contestant l'autoritarisme et la verticalité du pouvoir au sein même de l'institution ecclésiale. »



MOOSBRUGGER / JULLSTEIN BILD VIA GETTY IMAGES ; VINCENT FOURNIER / GAMMA-RAPHO

Parmi les « prêtres rouges », certains reconnaissent la légitimité de l'insurrection révolutionnaire, voire participent au mouvement sandiniste au Nicaragua.

» **Ce christianisme de libération connaît son apogée dans les cinq années qui suivent Medellin.** Intellectuellement, il conduit à l'émergence de la théologie de la libération en 1971, avec la publication concomitante de « Théologie de la libération. Perspectives » du Péruvien Gustavo Gutierrez et de « Jésus Christ libérateur. Essai de christologie critique » du Brésilien Leonardo Boff – même si la première occurrence de la notion de théologie de la libération apparaît dès 1968 dans une thèse soutenue à l'université de Princeton par un protestant brésilien, Rubem Alves.

L'enjeu est alors d'inventer une théologie spécifiquement latino-américaine, adaptée aux problématiques qui parcourent le sous-continent et émancipée des théologies du premier monde qui participent aux processus de domination du centre sur la périphérie. Autrement dit, de « boire à son propre puits », pour reprendre l'expression de Gutierrez, dont les ouvrages sont rapidement traduits à l'étranger et connaissent un véritable succès international. Sur le terrain de l'action, le christianisme de libération se traduit par la multiplication des communautés ecclésiales de base, véritable surgissement par la base d'une Église populaire, où les prêtres les plus engagés cherchent à conscientiser les secteurs de la société les plus démunis en échappant aux logiques hiérar-

chiques incarnées par les paroisses. En outre, de nouveaux mouvements voient le jour, comme les Chrétiens pour le socialisme dans le Chili de l'Unité populaire, qui apportent un soutien inconditionnel aux réformes que tente de mettre en œuvre Salvador Allende malgré l'hostilité des États-Unis.

L'heure de gloire du christianisme de libération est toutefois de courte durée. Dès 1972, la contestation des formes du pouvoir au sein de l'Église provoque une reprise en main au sein du Celam, notamment incarnée par M^{gr} Lopez Trujillo, évêque auxiliaire de Bogota très hostile à toute forme de dialogue avec le marxisme. À partir de 1973, la militarisation croissante des sociétés latino-américaines et les pratiques répressives du terrorisme d'État font payer un lourd tribut aux héritiers de l'esprit de Medellin.

Mais c'est surtout l'élection de Jean-Paul II au pontificat, fin 1978, qui marque une véritable rupture.



FELIC BRISSAUD / GAMMA-RAPHO VIA GETTY IMAGES

Celui-ci consacre en effet son premier voyage hors d'Italie à l'inauguration de la troisième conférence du Celam, réunie en 1979 au Mexique, afin d'initier la répression d'un mouvement qui non seulement flirte de trop près avec le marxisme, mais qui en plus remet en question l'autorité au sein de l'Église. En 1983, sur le tarmac de l'aéroport de Managua, l'humiliation publique d'Ernesto Cardenal, prêtre nicaraguayen devenu ministre du gouvernement sandiniste au Nicaragua, apparaît aux yeux du monde entier comme le symbole de cette répression.

Surtout, avec le concours de M^{gr} Ratzinger, alors préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi et futur Benoît XVI, il publie en 1984 et 1986 des instructions qui condamnent ouvertement le christianisme de libération et ont tôt fait de réduire au silence ses principaux représentants.

À la fin des années 1980, l'Église des pauvres est peu ou prou réduite au silence au moment précis où les Églises pentecôtistes, dont la première clientèle réside parmi les populations les plus pauvres et les plus marginalisées, remettent profondément en cause le monopole confessionnel que détenait le catholicisme en Amérique latine depuis cinq siècles.

Élu pape en 1978, le Polonais et anticommuniste Jean-Paul II, qui humilie les curés rouges (ici Ernesto Cardenal sur le tarmac de Managua, Nicaragua, en 1983) et bénit les dictateurs (Pinochet au Chili en 1984), mène croisade contre la théologie de la libération, dont il parvient à réduire l'influence.



FELIC BRISSAUD / GAMMA



CAMILO TORRES, L'ENGAGEMENT RADICAL

Formé en Europe, où il découvre la sociologie et le marxisme, ordonné en 1954, Camilo Torres Restrepo dénonce au début des années 1960 les injustices sociales et l'extrême misère d'une frange croissante de Colombiens, qu'il attribue à la connivence des pouvoirs militaire, politique et économique unis par des intérêts communs. Le cardinal Cordoba, archevêque de Bogota, contraint Torres à l'abandon de ses fonctions sacerdotales en rappelant que « l'autorité de la Sainte Écriture (...) montre qu'il est illicite de désobéir, de se rebeller ou de viser à détruire le pouvoir légitimement constitué ». Celui-ci rejoint alors l'Armée de libération nationale en octobre 1965, pour être tué le 15 février 1966, au cours d'un accrochage avec les forces armées. Au-delà du mythe du prêtre-guérillero souvent comparé à Guevara, Torres est l'expression la plus radicale des nouveaux engagements temporels d'Églises effervescentes, mais constitue un cas peu commun de radicalisation.

Ce n'est pas là le moindre des paradoxes d'une politique vaticane qui est très loin d'avoir achevé – on a encore pu le constater récemment avec les propos du pape argentin François, pourtant réputé progressiste, sur l'homosexualité – cette adaptation au monde moderne qu'appelaient de ses vœux Jean XXIII en convoquant le second concile du Vatican. ★

OLIVIER COMPAGNON
Professeur d'histoire contemporaine à l'université Sorbonne-Nouvelle Paris-III, directeur de l'Institut des hautes études de l'Amérique latine (IHEAL) et du Centre de recherche et de documentation des Amériques

L'auteur a notamment publié « l'Adieu à l'Europe. L'Amérique latine et la Grande Guerre ». Fayard, 2013.
(1) « L'Église dans la transformation actuelle de l'Amérique latine. Conclusions de Medellin ». Éditions du Cerf, 1992 (1968).